

Archéologues sans truelles

par P.-L. GOULETQUER, J. MORIS et J.-C. STOURM

« Nous insisterons sur ce fait qu'on ne peut se prévaloir d'un esprit scientifique tant qu'on n'est pas assuré, à tous moments de la vie pensive, de reconstruire tout son savoir ».

G. BACHELARD, *La formation de l'esprit scientifique*, 1970, Librairie Philosophique.

Le présent article fait suite à celui paru dans le n° 79 de *Penn ar Bed* « Prospection archéologique en Pays Bigouden... », dans lequel après avoir regretté que les raffinements des études scientifiques soient trop souvent appliqués à des découvertes effectuées au hasard, nous montrions comment il était possible, dans certain cas, de préparer la connaissance des sites archéologiques avant la fouille. Poursuivant notre démarche, et comme nous l'annoncions alors, nous avons élargi notre recherche en tentant de préciser les relations qui peuvent exister entre plusieurs établissements d'une même époque. Amorcée par notre expérience du terrain, cette recherche nous a conduits à dégager un certain nombre de lois déjà connues, concernant en particulier la géographie des marchés. Mais la dimension chronologique de nos préoccupations devait nous entraîner à dépasser les modèles proposés dans l'étude de la structuration de l'espace ; le résultat est une série de principes simples que nous énonçons ici.

LES PROPRIETES DES SURFACES GEOGRAPHIQUES (fig. 1 A).

Si l'on considère une surface géographique quelconque, on démontre aisément qu'elle possède deux types de propriétés :

— *des propriétés primaires*, dépendant directement de la géomorphologie, de la topographie, de l'hydrologie, du climat, etc., qui la limitent, la divisent ou lui confèrent son unité. Ces propriétés primaires sont vécues par l'homme d'une manière consciente : elles ont une existence matérielle qui agit de façon prégnante sur les individus. Elles sont la base de la connaissance empirique de la surface. C'est le cas d'une rivière, qui constitue un obstacle au déplacement rectiligne.

— *des propriétés secondaires*, dont l'existence est virtuelle, et qui dépendent des précédentes. Ce sont par exemple les centres de courbure des méandres des rivières, les parcours les plus économiques qui relient entre eux plusieurs points remarquables de la

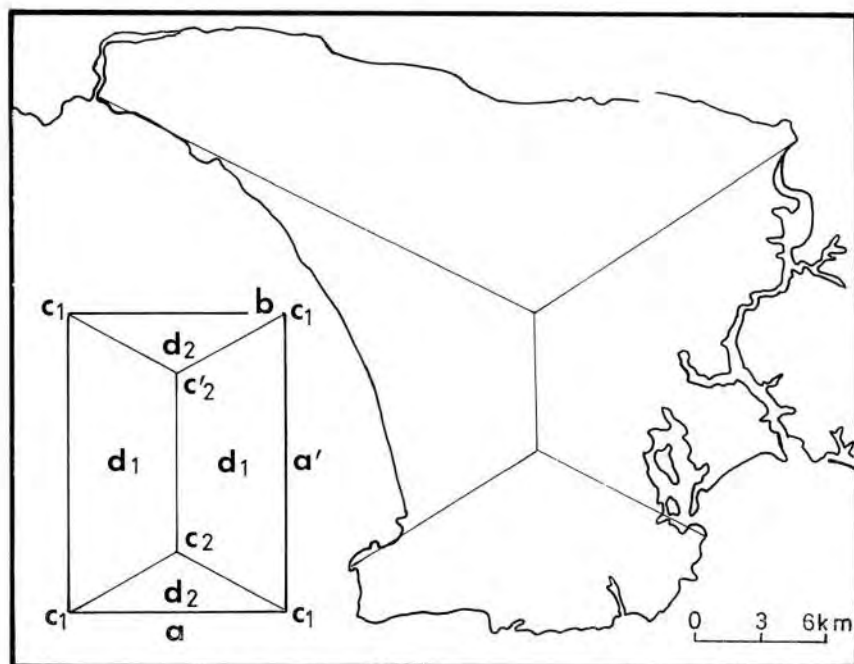


Fig. 1 A. — Le Cap Caval (Finistère). Limites primaires et propriétés secondaires de la surface : (a) et (a') : limites naturelles de la surface (côtes et rivières profondes) — b : verrou naturel d'entrée dans la surface — c1 : sommets périphériques des parcours économiques — c2 et c'2 : centres — d1 et d2 : faces.

surface de la périphérie, etc. Ces propriétés secondaires n'ont pas d'existence physique : elles échappent à la connaissance empirique. Pour les étudier il est nécessaire de recourir à des moyens de mesure ou à des représentations de la surface. Ce que nous allons essayer de démontrer, c'est que ce sont ces propriétés secondaires qui servent d'ossature à la structuration de l'espace, c'est-à-dire aux installations qui marquent la présence humaine dans le paysage.

Le rôle essentiel dans cette structuration est tenu par les parcours les plus économiques pour joindre entre eux plusieurs points. On sait que ceux-ci ont pour caractéristique de dessiner des graphes dont les arêtes se coupent en faisant entre elles des angles de 120°. Ces figures sont entièrement théoriques, et ne traduisent que certaines propriétés secondaires définies par la configuration du périmètre de la surface. Leur comparaison avec des réseaux réels suggère une hypothèse qui tend à se vérifier à travers les observations.

On peut ainsi imaginer qu'une population nouvelle s'introduisant à l'intérieur d'une surface considérée comme vierge, va s'installer tout d'abord à proximité de ses voies de pénétration, et en relation très étroite avec les facteurs primaires du paysage (sources, cours d'eau, voies naturelles de passage, etc.), puis s'étendre en couvrant des territoires de plus en plus grands jusqu'à garnir la totalité de la superficie. Au cours de cet empiètement progressif, les propriétés secondaires de la surface vont peu à peu se révéler, plus ou moins concrétisées par le comportement : points remarquables du périmètre, parcours économiques, carrefours, sans qu'il y ait obligatoirement matérialisation des nœuds du réseau potentiel. Dans cette

surface que nous pouvons imaginer inorganisée, au moins à une certaine échelle, vont circuler des « messages » de nature variée : modes diverses, relations entre groupes, échanges commerciaux, etc. Il paraît à première vue impossible de savoir quels découpages correspondent à ces phases non structurées du paysage, mais nous avons de bonnes raisons de penser que le comportement tend vers un remplissage équilibré, dont la charpente est établie par les parcours économiques types (fig. 1 B). Certains de ces messages constituent des fonctions privilégiées dans les relations humaines, et vont avoir tendance à cristalliser des nœuds de réseaux, amorçant ainsi la structuration de la région. Si plusieurs de ces fonctions font partie d'un même ensemble et sont issues d'un même foyer suffisamment puissant pour imposer son empreinte, celui-ci organisera tout naturellement d'abord les surfaces qui lui sont immédiatement limitrophes, puis les plus éloignées commandant les points forts de la périphérie. Chacune des aires ainsi activées va réagir en disposant un nœud correspondant à l'ensemble des fonctions « structurantes » dans la situation topographique idéale. La stimulation des centres n'intervient que secondairement, et il est aisé de comprendre pourquoi : quelles que soient les fonctions structurantes, elles doivent s'imposer dans un système concurrent. Or, les centres sont avant tout des lieux d'échange neutres où tous les protagonistes doivent se rencontrer. Pour tenir ces nœuds, il faut par conséquent dominer d'abord ce qui les alimente. De plus, sur un schéma comme celui que nous proposons, il semblerait que le premier centre créé élimine, au moins pour longtemps, la possibilité de matérialiser le second (fig. 2 A).

Lorsque les points précédents se sont fixés librement (le foyer et les centres correspondant aux deux autres facettes), leur existence modifie la topologie de la surface, et celle-ci va désormais continuer à se structurer, non plus en fonction des propriétés secondaires

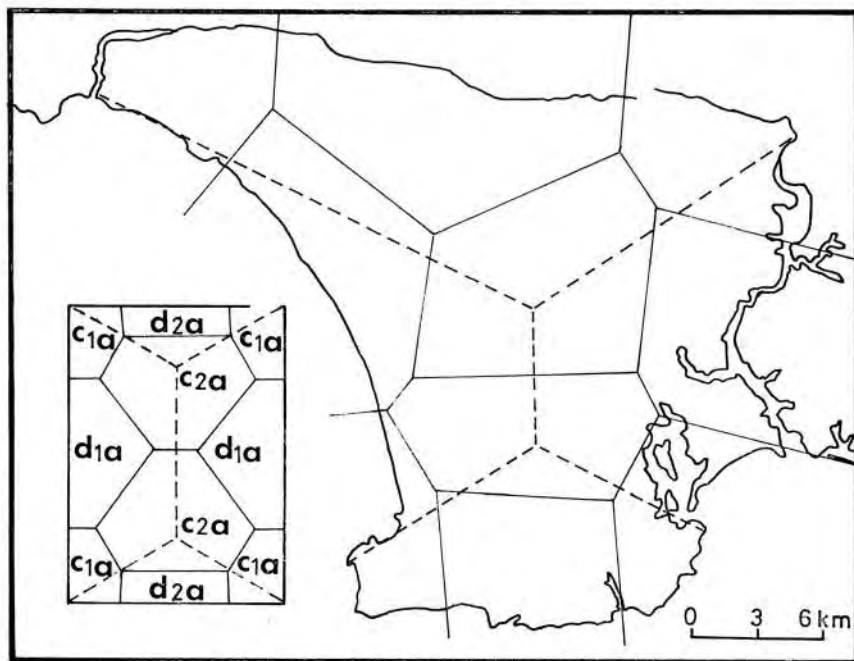


Fig. 1 B. — Le Cap Caval (Finistère). Les dix faces élémentaires du partage d'une surface à partir des points remarquables des parcours économiques.

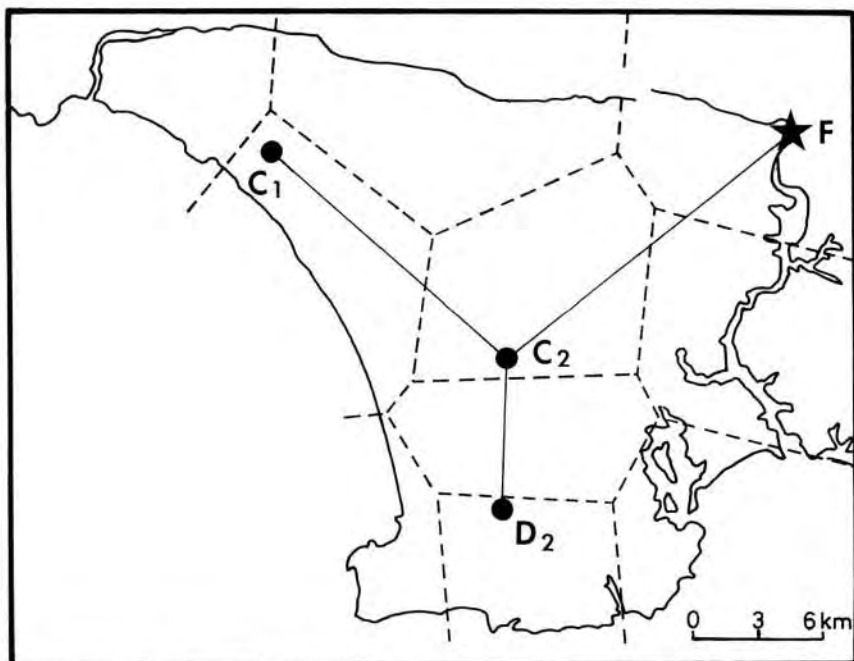


Fig. 2 A. — Début de structuration réelle de la surface (hypothèse) : F : foyer, Quimper — C1 : Plozévet — C2 : Plounéour-Lanvern — D2 : Plomeur.

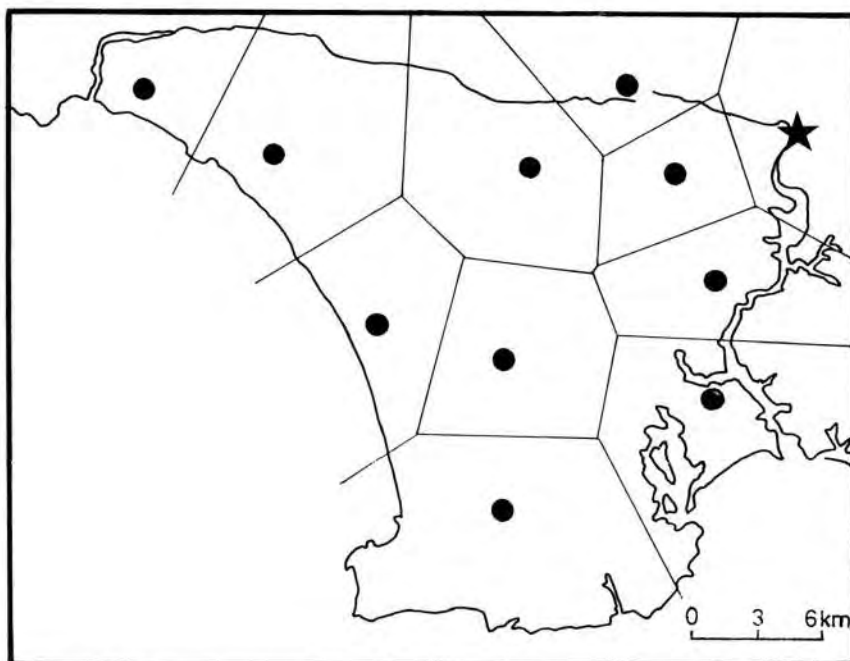


Fig. 2 B. — Structuration à partir des angles matérialisés librement. Les points représentent les paroisses, les lignes sont les médiatrices des segments qui joignent ces points entre eux. Cette représentation offre le double avantage de rendre perceptibles des relations remarquables qui n'apparaissent pas sur le nuage de répartition brut, et celui de symboliser les limites idéales de comportement autour des nœuds.

intiales, mais en tenant compte des nouveaux parcours économiques reliant entre eux les points réels : les nouvelles créations se feront à mi-distance des nœuds déjà existants, puis à l'intérieur des triangles ainsi formés. Le phénomène se reproduira jusqu'à la saturation de la surface pour les fonctions considérées. Comme les surfaces ne sont pas homogènes, que certains territoires sont plus ou moins riches ou peuplés, le partage ne se fait pas partout au même rythme, et à une phase donnée d'évolution, on peut observer des zones de sursaturation caractéristiques.

L'observation des structures anciennes montre que la suite de l'évolution peut répondre à deux processus différents. Dans l'un des cas, un nouveau foyer, porteur d'un « message » structurant plus puissant peut apparaître. L'animation qui en résulte bouleverse alors la structure précédente en ne maintenant que les nœuds anciens qui conviennent aux nouvelles nécessités. Elle intéresse en général des surfaces plus étendues. C'est probablement par ces réajustements que peut s'expliquer le déplacement de certains nœuds, lorsque des localités tombées en désuétude sont données pour origine de places plus actives (par exemple les couples Lambour et Pont-L'Abbé, Lanvern et Plonéour, Lababan et Pouldreuzic, Saint-Démet et Plozévet, Beuzec Cap Caval et Saint-Jean-Trolimon, etc.). Dans certains cas aussi, le nouveau foyer peut n'avoir eu qu'une existence éphémère en tant que tel, et n'avoir pas été suffisamment puissant pour surpasser l'ancien. C'est ainsi que l'ont peut considérer les « chemins de Locronan » dans le Cap Caval comme un début de structuration : Locronan étant considérée comme foyer, ce qui est attesté par les toponymes qui jalonnent ces chemins (« Goërem Locronan »), le Sud et le Nord-Ouest du Pays Bigouden étant les facettes principales, et le Marallac'h étant le centre d'échange. Centre d'échange qui, faute d'une puissance suffisante de Locronan, n'a jamais pu se matérialiser. Si une telle structure n'a pas perturbé le réseau commandé par Quimper, c'est sans doute parce qu'elle ne correspondait qu'à une seule fonction principale (commerciale), alors que Quimper concentrait les services les plus divers (fig. 3). Une destruction du même type peut fort bien se produire sans changement de foyer : c'est peut-être ce qui se passe actuellement dans la région de Quimper, où l'on observe un agrandissement de la maille du réseau, ce qui entraîne un déséquilibre des anciens systèmes.

Mais il existe un autre mode de déstructuration des réseaux, qui se produit lorsqu'un territoire est dominé par un seul groupe, et que le partage de la surface se fait de l'intérieur. Alors que dans le cas précédent la décomposition du réseau est provoquée par le partage d'une surface plus grande, ici elle est entraînée par la division en surfaces plus petites.

CHRONOLOGIE.

Les problèmes chronologiques sont bien entendu sous-jacents à tout ce qui précède : l'apparition des nœuds d'un réseau se fait progressivement, et sans ordre déterminé, celui-ci étant provoqué par la position du foyer structurant, par la position de ces nœuds par rapport aux occupations antérieures, et par les propriétés secondaires de celle-ci. Mais s'il existe un ordre, il existe également une vitesse moyenne et un rythme d'apparition. Il est évidemment difficile de reconstituer avec précision de telles données, sauf pour les périodes récentes pour lesquelles nous possédons des documents sûrs. Nous

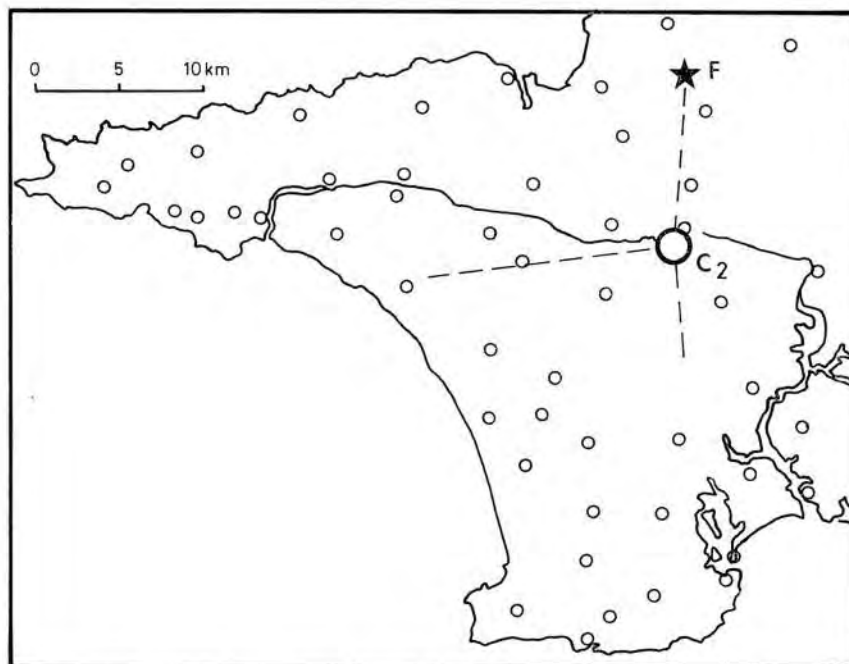


Fig. 3. — Début de restructuration de la surface à partir d'un nouveau foyer. F : Locronan — C2 : Le Marallac'h. En pointillés, représentation schématique des « chemins de Locronan », qui circulent à travers l'ancien réseau sans traverser les nœuds (enquête toponymique M^{me} LE BARS).

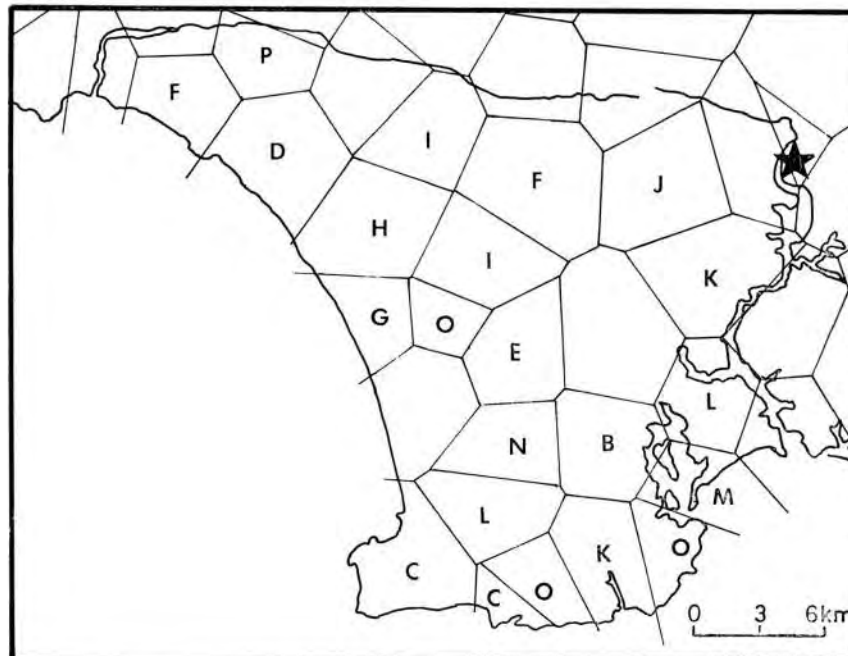


Fig. 4. — Propagation d'une fonction rapide à l'intérieur d'une surface structurée : apparition des équipes de foot-ball. Les lettres rapportent les nœuds touchés au graphique de la figure 5.

avons vu que les nœuds des réseaux se matérialisent à partir de fonctions qu'ils remplissent dans la structure (commerciales, économiques, religieuses, etc.). Après leur mise en place, d'autres fonctions continuent d'apparaître, liées à l'évolution normale de l'occupation du territoire (fig. 4).

Si l'on considère une surface donnée, on peut dresser un graphique rendant compte de l'apparition progressive en fonction du temps. Dans le cas le plus récent que nous puissions analyser, celui des paroisses en Basse-Bretagne, la courbe se heurte à une limite d'incertitude dont la cause est l'absence de documents remontant au-delà du X^e siècle. On peut extrapoler cette courbe, en admettant une marge d'incertitude considérable. Mais on peut également considérer une série de fonctions en chaîne, où chacune de celles-ci serait liée à l'existence de la précédente. Les courbes obtenues seront d'autant plus complètes qu'elles seront plus proches de l'époque actuelle. L'extrapolation d'une courbe par rapport à la suivante limitera l'incertitude. Par ailleurs, chacun des nœuds d'un même réseau est représenté sur chacune des courbes par un point. En reliant entre eux les points correspondant aux différentes fonctions d'un même nœud, on obtiendra une autre série de courbes, dont l'extrapolation limitera d'autant les probabilités de créations dans les zones d'incertitude du graphique.

Quel que soit le phénomène que l'on étudie, il est deux fonctions rigoureusement indissociables : son apparition et sa disparition. Aussi, pour un réseau quelconque, on pourra toujours considérer la courbe de la construction, et celle de l'abandon des nœuds. Sur un graphique, ces deux courbes représentent en quelque sorte « l'enveloppe » du phénomène dans le temps. Or, si l'on veut bien se pencher sur ce problème, on constate que les méthodes de l'archéologie traditionnelle, si elles sont prévues pour comprendre le contenu de cette enveloppe à travers l'étude des monuments des groupes dominants, ne permettent pas d'approcher, ni même de concevoir ce qui se passe avant la courbe des créations, ou après

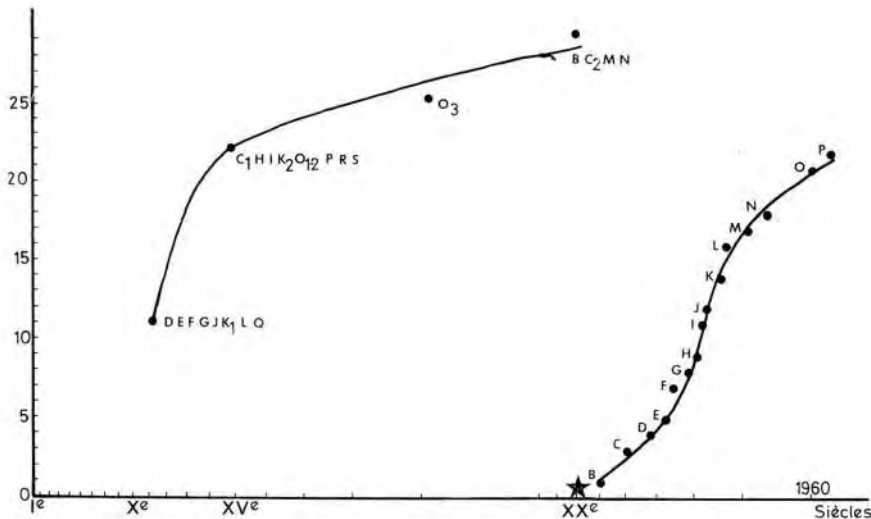


Fig. 5. — Graphique d'apparition des nœuds d'un réseau (ici création des paroisses) et de propagation d'une fonction rapide dans le même réseau. Echelle semi-lagorithmique (enquête J. MORIS).

celle des disparitions. Ainsi, sans grand risque de nous tromper, nous pouvons avancer que l'histoire de l'occupation de la Bretagne (par exemple), vue à travers l'étude des monuments des groupes dominants (sépultures mégalithiques, tumulus, villas gallo-romaines, paroisses, mairies, etc.) pourra se ramener à une série d'enveloppes de ce type, plus ou moins étalées dans le temps, plus ou moins superposées ou séparées. Etant donné les motivations et les moyens de la recherche archéologique, ce qui se passe dans les intervalles ne peut être abordé que par hasard. On remarquera d'ailleurs, qu'aussi sophistiquée que soit la méthode de datation par le radio-carbone, sa finesse n'est précieuse que pour donner des localisations chronologiques absolues, dont l'intérêt essentiel vient du fait qu'elles sont appliquées à des éléments appartenant à des séries structurales différentes. Appliquées à des séries cohérentes, elles permettraient de les situer en chronologie absolue, mais l'approximation des mesures n'apporterait rien à la finesse d'analyse que l'on peut aborder par le biais de l'étude des structures. Enfin, si l'on peut définir théoriquement cette notion « d'enveloppes » pour un ensemble de monuments (par exemple les tumulus ou les sépultures mégalithiques), il n'existe actuellement aucune méthode qui permette de préciser leurs limites, et il n'en existera jamais, en tout cas en Bretagne, pour la raison simple que les éléments susceptibles de conduire un jour à cette précision ont été éliminés par la fouille, avant que le concept ait pu en être formulé. Un exemple permet de démontrer cette affirmation.

Les tumulus de la Seconde Série de l'Age du Bronze sont des tombes individuelles. On doit admettre qu'ils ne sont pas tous apparus en même temps, et que par conséquent leur mise en place s'est effectuée à un rythme donné, dont on peut penser qu'il aura été, soit très proche de la cadence de naissance (ou de décès) des fils d'un même père, de fils de frères, de fils de fils de frères, etc., ou plus simplement de pères en fils aînés (auquel cas, la courbe d'apparition serait une droite sur laquelle la distance moyenne de point à point serait d'une génération). Quel que soit ce rythme, si l'on pouvait localiser la totalité des tumulus d'une même lignée, et reconnaître le plus ancien et le plus récent, les datations radio-carbone donneraient ces derniers pour contemporains, sauf peut-être dans la dernière perspective. Or, pour nous être penchés sur des problèmes similaires et récents, nous sommes convaincus qu'il existe dans la localisation de tels monuments, leur architecture, leur mobilier ou la disposition de celui-ci des indices caractéristiques, non seulement de l'ordre de succession des faits, mais aussi de leur rythme. Aussi fines que soient les techniques de fouille, elles ont toutes les chances d'éliminer ces indices dans la mesure où elles sont appliquées avant que l'existence de ceux-ci ait pu être conçue.

APPLICATION A L'ARCHEOLOGIE.

L'utilisation des principes théoriques que nous venons de présenter sommairement va être double. Tout d'abord, la typologie simple que nous proposons (facteurs primaires et secondaires, facettes, limites, nœuds, etc.) permet de replacer des ensembles connus dans un contexte précis de relations réciproques et par rapport au milieu naturel, et d'introduire une dimension chronologique bien définie dans l'analyse de phénomènes appartenant à une même civilisation et à une même surface. Nous proposons ici quelques exemples que le manque de place ne nous permet pas de

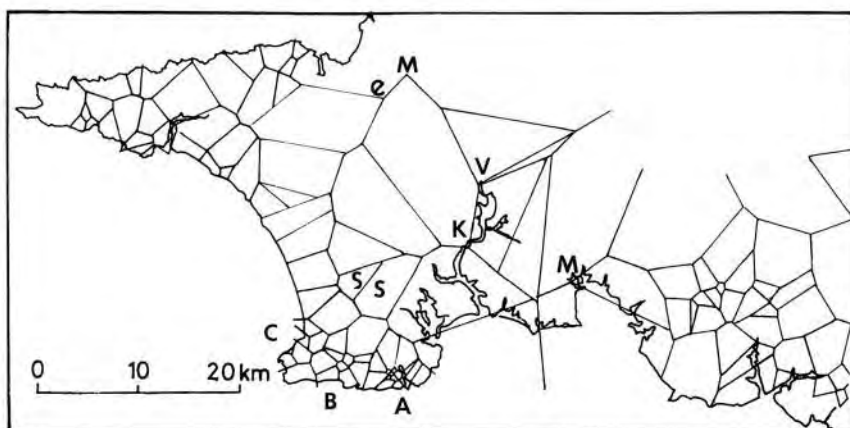


Fig. 6. — Application à l'archéologie : répartition des monuments mégalithiques dans les environs de l'Odét. D'après B. HALLÉGOUE, « Cartes des sites archéologiques du Finistère d'après P. DU CHATELLIER, 1906 ». A : Foyer — B et C : structures de dimensions croissantes — (e) : enveloppe de la structure principale ; V : contrôle de l'extrémité de l'estuaire — K : centre de la structure — M : éléments manquants dont l'absence perturbe la régularité de l'enveloppe — S : élément doublé.

commenter longuement. La comparaison des répartitions réelles et des dispositions théoriques peut être à elle seule une source profitable de réflexion.

Devant certains aspects de telles études, l'utilisation éventuelle de ces principes à la prospection archéologique apparaît comme secondaire. Elle pourra se faire de deux manières : au cours de l'analyse de structures déjà connues, où certaines anomalies impliquent l'existence de nœuds non répertoriés. On voit alors que tous les sites manquants ne pourront pas être localisés de cette façon, car toutes les lacunes n'entraînent pas obligatoirement des modifications significatives des structures. D'un autre côté, sur une surface inconnue ou presque, on pourra formuler un nombre restreint d'hypothèses concernant l'occupation éventuelle du territoire, et orienter ainsi les recherches.

APPLICATIONS A LA PROSPECTIVE.

La structuration de l'espace est une perpétuelle mutation dépassant largement l'histoire événementielle. Les images que nous donnons représentent, non pas des états figés de telle ou telle structure, mais des instantanés de moments privilégiés de cette évolution. Dans ce mouvement permanent qu'est la vie d'une région, les mécanismes à venir ne sont pas fondamentalement distincts de ceux du passé. La seule différence profonde est que des phénomènes très éloignés dans le futur ne présentent aucune matérialisation reconnaissable dans le présent qui permette de les extrapoler, au contraire des faits anciens pour lesquels la présence de témoins autorise la reconstitution d'ensembles complexes. Par contre, les structures dans lesquelles nous vivons actuellement, et dont l'étude nous a

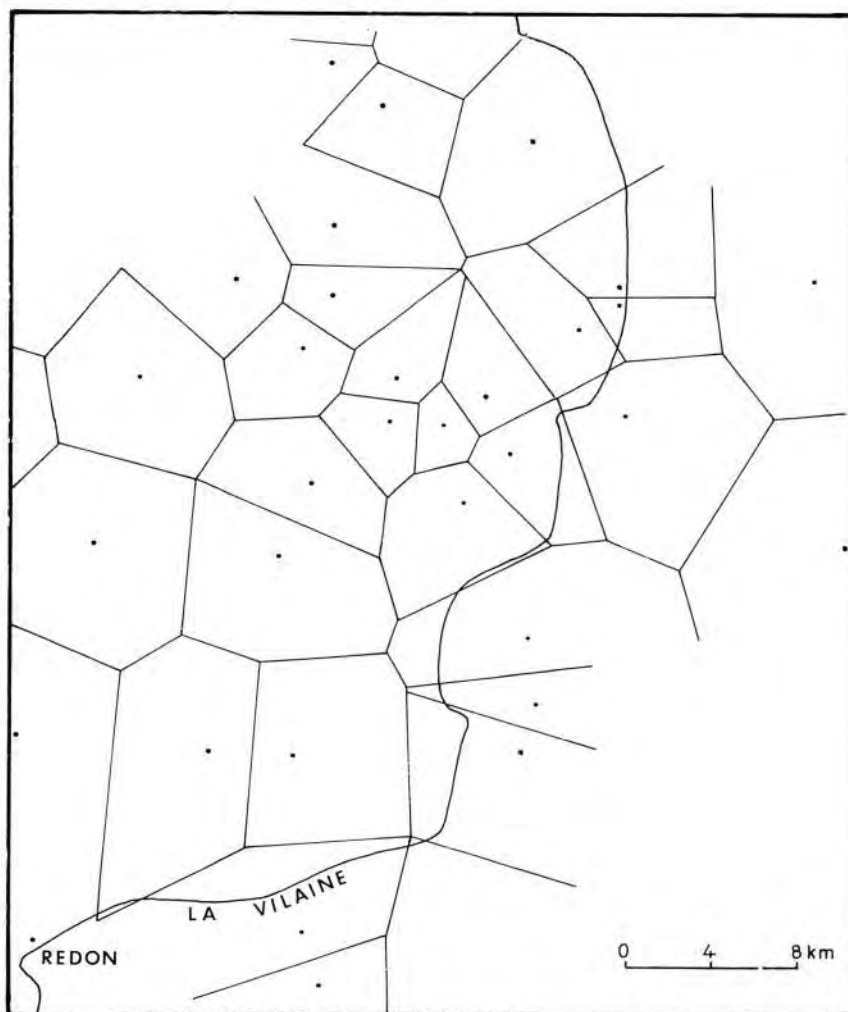


Fig. 7. — Les toponymes « Boëxière » au Nord-Est de Redon. Carte établie d'après un document B. MONNIER.

permis de dégager les principes essentiels, sont des ensembles dont nous pouvons prévoir l'évolution, du moins dans certaines marges très précises. Comme l'analyse de leur passé, celle de leur devenir se heurtera à un seuil de certitude, mais celui-ci pourra être défini théoriquement, et dépassé par la formulation d'hypothèses étroites. Ainsi, si nous prenons un phénomène structurant en cours, comme la création de cités résidentielles à proximité de bourgs, on peut montrer que la propagation de ce « message » se fera selon les mêmes principes que ceux décrits ci-dessus. Les possibilités futures peuvent être cernées avec précision, en particulier en ce qui concerne le rythme moyen (tracé des courbes, mais non localisation des points sur ces courbes), et l'ordre d'apparition de certains points. Il en ira de même pour les tracés de routes qui, étant donné les moyens mécaniques modernes, se rapprochent de plus en plus des tracés

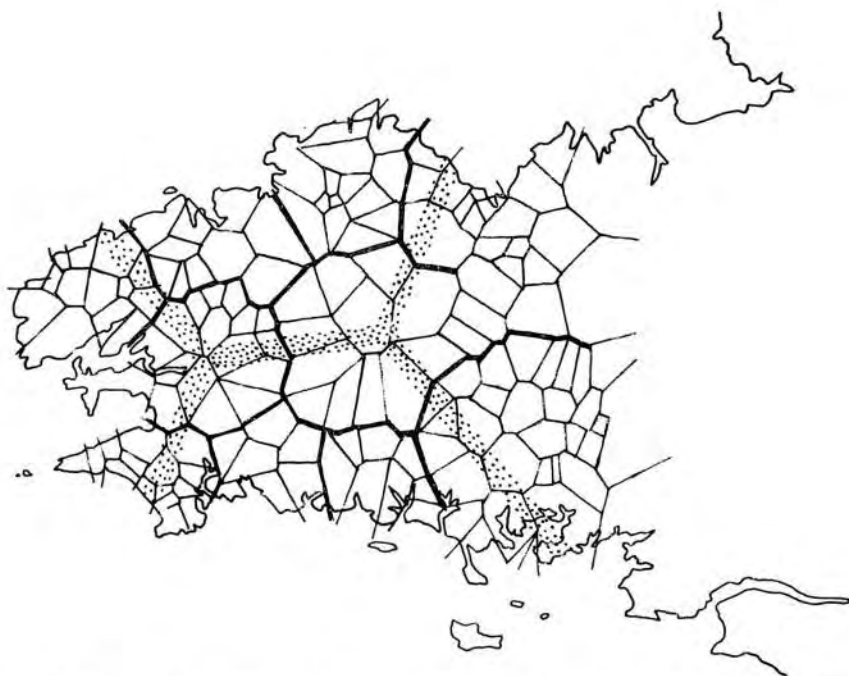


Fig. 7. — Les souterrains de l'Age du Fer en Basse-Bretagne (d'après P.-R. Gior, dans « Documents à l'Histoire de Bretagne », Delumeau, Privat éd., 1971), et les 10 faces élémentaires correspondant à la même surface.

théoriques rigoureux, ceci à grande échelle, bouleversant les structures plus modestes. Une voix expresse n'est pas seulement un moyen pour joindre entre eux deux points de l'espace ; vue à une autre échelle, c'est aussi une nouvelle frontière de type primaire imposé dans le paysage. Il est inévitable que ce nouveau découpage entraîne à longue échéance la structuration de nouvelles surfaces, en commençant par des modifications du comportement des piétons.

CONCLUSIONS.

Quelle que soit sa spécialité, l'archéologue se trouve confronté à trois questions fondamentales : la définition de l'objet précis de sa recherche, sa localisation géographique, et sa situation chronologique. Sans porter de jugement sur ce fait, lorsque l'on se penche sur l'histoire de l'archéologie, on constate que sa tendance générale est de chercher réponse à ces trois questions dans la détection rapide de l'objet le plus spectaculaire le plus éloigné dans l'espace et dans le temps. Il est hors de question de développer ici ce thème, mais qu'il nous soit toutefois permis d'insister sur le fait que le mécanisme de la recherche archéologique a peu varié en plus d'un siècle, et que la priorité est toujours donnée à la rapidité (quelle que soit la justification que l'on en donne), à la définition des objets, et à la recherche d'une précision chronologique absolue de plus en plus grande. Ce que nous avons voulu montrer ici, c'est que la réponse à la question « OU ? » ne peut pas se borner à la perception empirique de certaines

répartitions. Au-delà des dispositions directement visibles sur le terrain ou sur des cartes, il existe d'autres réalités qui ne peuvent être appréhendées que par le biais de certains procédés. Ceux que nous proposons ne sont sans doute pas les seuls, et là n'est pas l'important. Ce qui est fondamental, c'est qu'il est rigoureusement impossible de se prononcer scientifiquement sur l'existence ou la non existence de structures anciennes ou récentes sans avoir utilisé d'abord les techniques adéquates qui permettent de les révéler.

Quant à la recherche d'une chronologie absolue, si elle ne nous paraît pas inutile, bien entendu, elle ne doit pas faire oublier l'importance de chronologies relatives fines. Et si certains archéologues ont pu dire que la quête de chronologies relatives doit se placer avant la définition de chronologies absolues, nous pensons avoir montré qu'à cause des marges de précision de ces dernières, un retour à une analyse de liens plus subtils peut devenir nécessaire.

Enfin, puisque les phénomènes actuels font partie d'un tout, et qu'ils sont reliés à des réalités passées et futures, on peut regretter que la recherche archéologique soit un processus à développement rapide, aboutissant à la destruction ou à la modification des vestiges du passé. Comme tout phénomène accéléré, elle est fortement marquée par les caractéristiques de son époque et de ses inventeurs, et manque par conséquent de dimension historique : la fouille de l'ensemble des monuments préhistoriques de groupes dominants en Bretagne se sera déroulée en un peu plus d'un siècle. Sitôt touchés par la recherche, ces témoins disparaissent : l'archéologie est probablement l'une des rares sciences à détruire totalement le sujet de ses préoccupations, éliminant ainsi toute possibilité de vérification de ses hypothèses par les générations futures. Plus que jamais est vivante cette citation de J. L'HELGOUAC'H : « Malheureusement ces monuments ne nous sont plus accessibles que sous forme de ruines auxquelles jusqu'ici les préhistoriens ont fait bien peu de cas, plus soucieux de rechercher le trésor mobilier que d'accéder à la connaissance du génie des grandes civilisations ».

CENTRE DE RECHERCHE BRETONNE EQUIPE DE RECHERCHE N° 27
ET CELTIQUE, BREST DU C.N.R.S., RENNES

* Les auteurs tiennent à remercier pour leur aide tous les participants aux stages de terrain de 1974, 75, 76, 77, organisés par le Groupe Archéologique de Plovan, le Centre de Recherche Bretonne et Celtique de l'Université de Bretagne Occidentale, les Enseignants de Géographie de la Faculté des Lettres de Brest, les Municipalités du Pays Bigouden, l'Association l'Hygiène par l'Exemple, le Groupement Culturel des Pays de Vilaine, le Parc Naturel Régional d'Armorique, l'Association Sportive « Les Brochets de Plovan ». L'illustration de cet article est de J. ROUMP.

Ce texte est celui d'une causerie effectuée devant l'Association Brestoïse et du Léon le 11 octobre 1977.